





FRAGMENTS D'UN PÈRE

ROLAND BEAUFRE

*« Les souvenirs étaient pour lui comme l'horizon,
le bateau de pêche miroitant sur les vagues :
un mirage. »*

CAMILLE DE TOLEDO





Je prenais peu à peu conscience d'un bruit effrayant par sa force et son étrangeté. Des sons tonitruants me parvenaient. Ils me semblaient brutaux, peu harmonieux. Ce tintamarre m'inquiétait, me révoltait. Je me mis à crier, angoissé par ce vacarme. Aussitôt, je sentis des bras accueillants me prendre et m'envelopper avec douceur. Je me pelotonnais contre cette poitrine chaleureuse et rassurante qui s'offrait à moi. Une voix douce me dit : « N'aie pas peur, c'est une fanfare militaire qui est venue rendre hommage à ton père. Regarde, il est là en bas avec ta mère. » Je découvris ainsi ma filiation. Mon père était le général André Beaufre.

J'avais quatre ans, toute la famille était avec mon père sur l'esplanade, devant le palais du gouvernement à Nancy. Une colonne de véhicules militaires était garée là. Mon père me prit par la main pour m'emmener dans un camion parqué devant nous. À l'arrière du semi-remorque, quelques marches en métal permettaient de monter à l'intérieur. Cet espace était aménagé comme une pièce. Il était pourvu d'un lit de camp, de plusieurs cantines, d'une table pliante surmontée d'une caisse métallique, dont une paroi s'ouvrait entièrement. L'intérieur était divisé en casiers de rangement et en tiroirs formant ainsi un bureau. Ce secrétaire de campagne, mon père l'a gardé tout au long de sa vie. On était en octobre 1956, mon père partait diriger l'expédition de Suez contre Nasser.





Le Général Beaufre : portraits croisés

En 1962, mon père a acheté la villa Victoria à Tanger. Je n'ai jamais su s'il l'avait choisie, du moins en partie, à cause de son nom. Nous y passions les vacances d'été. Mon père avait son bureau au premier étage de la maison dans une grande pièce blanche dominant le jardin. On voyait par l'une des fenêtres la colline de California, le dernier quartier de la ville avant les champs. Pour entrer dans son bureau, il fallait écarter un énorme morceau de parachute en soie jaune. Au milieu de la pièce, il y avait une table de travail en bois sombre fabriquée à Marrakech. Il l'avait fait faire quand il travaillait sous les ordres du maréchal Lyautey. Posée dessus, une carte, fixée sur un panneau de bois par des punaises, était recouverte d'une feuille de plastique épais. Des flèches, des ronds, des points, toutes sortes de signes avaient été tracés en plusieurs couleurs par mon père. C'était le plan d'attaque conçu pour reprendre Suez. Il fut couronné de succès, mais l'opposition de l'URSS et des États-Unis avait coupé court à l'élan victorieux de mon père. La poussière s'y était déposée au fil des années formant ainsi une pellicule sombre. Beaucoup de papiers couverts de son écriture étaient posés par piles. Il a écrit une grande partie de ses livres là, dans la tranquillité de l'été tangérois. Un jeu de cartes dans un coin attendait qu'il fasse une réussite, son passe-temps favori. Quelques pipes et du tabac étaient à portée de sa main. Des cigarettes aussi. Derrière lui, sur le mur, plusieurs portraits et des images lui tenaient compagnie : des clichés du







Je suis planté devant ce meuble avec un sentiment étrange. Retrouver mon père après tant d'années me donne une sorte de vertige. Mon père me revient ainsi en plein cœur. Je vais retrouver son intimité. Entrer dans ses pensées. Le sentir près de moi.

Mon œil est immédiatement attiré par le grand casier à gauche où est posée sa pipe et sa blague à tabac. Le tabac est desséché, mais je perçois quand même cette odeur caractéristique de la marque Clan. Elle a parfumé mon enfance et mon adolescence. Il y a aussi une boîte métallique bleue, c'est du tabac Capstan. Je le vois assis à son bureau, la pipe éteinte entre ses dents. Cela lui donnait une expression proche du sourire. Il rallumait souvent sa pipe, avec son briquet Zippo ou n'importe quelle allumette lui tombant sous la main. Quand il ôtait la pipe de sa bouche, c'était pour en curer le culot avec un instrument en acier. Je trouvais cet ustensile fort étrange. Ensuite il la démontait, puis avec un cure-pipe, une sorte de petit écouvillon en tissu de couleur ressemblant à une passementerie, il nettoyait le tuyau. Le beau cure-pipe blanc, jaune ou rouge ressortait tout taché de brun. La nicotine encrassait le tuyau. Comme elle devait boucher ses artères. À chacun de ses infarctus les médecins lui avaient interdit de fumer quoique ce soit. Mais il n'a jamais arrêté. D'ailleurs, à côté, dans ce même compartiment, il y a aussi un petit étui avec un cigare dedans. Il est tout sec, sans odeur. Le cigare, il aimait le fumer après le déjeuner. Quand on était





Le Général Beaufre : portraits croisés

au restaurant, il faisait signe au maître d'hôtel. Celui-ci accourait pour s'enquérir de sa demande. Informé de son désir, il faisait alors signe à une femme équipée d'un plateau-panier suspendu à son cou par des lanières en cuir, à hauteur de sa taille. Elle s'approchait promptement en le maintenant avec ses bras, lui présentant sa marchandise en se penchant vers lui. Ces femmes étaient souvent blondes, assez ordinaires, mais toujours maquillées et apprêtées. Elles faisaient aussi office de « dames pipi », comme on disait. Mon père choisissait alors sur le présentoir de la dame un gros cigare, « un barreau de chaise » comme aimait dire ma mère. Il l'allumait avec moult bouffées formant ainsi un épais nuage autour de lui. À la maison, ma mère se levait à ce moment-là pour ouvrir la fenêtre. En voiture, il fumait rarement le cigare. D'habitude c'était la pipe, surtout pendant les longs trajets, Paris-Tanger par exemple. On faisait Paris-San Sebastian en une journée. Il conduisait la pipe vissée à la bouche, la plupart du temps éteinte. Sinon, il réclamait des bonbons, encore et encore. La suite du voyage était plus longue. Les routes étroites de l'Espagne franquiste ralentissaient la conduite de mon père. De toute façon, il aimait s'arrêter au Ritz à Madrid, au Parador de l'Alhambra à Grenade et au Reina Cristina à Algésiras. J'adorais ces voyages. Une fois, ma mère, probablement souffrante, nous avait laissé partir seuls avec notre père. Il nous avait installés tous les deux, ma sœur et moi, à l'avant à côté de lui. Près de Bordeaux, une voiture venant d'une





Fragments d'un père

petite route à droite avait littéralement bondi devant nous, nous barrant la route alors que la voiture était lancée à 120 km/h. Mon père avait freiné brutalement en klaxonnant, se déviant sur la gauche pour l'éviter. Pendant cette manœuvre, il avait tendu son bras droit devant nous pour nous protéger. Nous arrivâmes le soir tard à Paris. J'étais fier de la conduite de mon père.

Dans le casier à côté de cet attirail de fumeur, il y a plusieurs paquets de cartes à jouer. Très souvent il faisait des « réussites ». Il n'appelait pas cela des « solitaires ». À Paris, nous habitions dans un appartement, avenue de Marigny, décoré avec excès par les soins de ma mère. Nous dînions parfois dans le salon. Ma mère était assise sur le canapé tapissé de velours panthère, avec une petite table pliante devant elle pour recevoir le plateau-repas. Moi, je m'asseyais à côté, dans un fauteuil Louis XIV recouvert de tapisserie, avec les mêmes accessoires. Mon père était installé sur un siège Louis XV, face à une table de trictrac du XVIII^e siècle où était posé son plat. Pour regarder la télévision, on ouvrait le bahut Louis XIII nous faisant face. Cet objet technologique, ma mère l'avait encadré d'un drapé de velours bleu sombre, tel un rideau de théâtre. On regardait le spectacle. Souvent, c'était *La Piste aux étoiles*, du cirque, pour mon plus grand désespoir, mais pour le bonheur de mes parents. Mon père ayant fini son repas, il repoussait le plateau. Il commençait alors une réussite







UN CRÉOLE STRATÉGIQUE

HERVÉ PIERRE

*« J'ai essayé de réaliser ce que je vous avais dit,
c'est-à-dire une tentative pour essayer de rationaliser
les diverses conceptions stratégiques¹. »*

ANDRÉ BEAUFRE, 1963

1. Lettre de Beaufre à Liddell Hart au sujet de l'*Introduction à la stratégie*, 18 janvier 1963, King's College, Fonds Liddell Hart, LH 1/49/115.





Quittant l'armée en 1962, le général d'armée Beaufre acquiert une rapide notoriété qui le hisse au rang des stratégestes internationalement reconnus. Dans les cinq années qui suivent, outre sa désormais célèbre *Introduction à la stratégie*², il fonde en 1963 l'Institut français d'études stratégiques (IFDES), crée en 1964 la revue *Stratégie* qui en assure la diffusion des productions et publie coup sur coup *Dissuasion et stratégie* puis *Stratégie de l'action*. En 1965, le colloque qu'il organise à Paris réunit les grands noms du moment et témoigne, s'il fallait, d'une notoriété qui ne manque pas de susciter la jalousie de ses pairs, l'agacement de l'exécutif et, plus généralement, l'interrogation des commentateurs. En 1967, Edward A. Kolodziej présente ainsi Beaufre comme une sorte de Janus, nouveau « dieu » de la pensée stratégique aux visages pourtant contradictoires : la face du stratégiste développant une pensée internationale originale et celle du stratège incarnant avec conviction la doxa gaullienne. Kolodziej conclut son article sur ce qu'il décrit comme une forme de schizophrénie :

« Les deux Beaufre – le stratégiste et le Français – demeurent irréconciliables. Le premier, dépassant l'horizon limité de l'État Nation existant, envisage sans passion et avec hauteur de vue le développement d'un système international plus stable et prédictif ; l'autre est politiquement impliqué

2. André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Paris, Hachette Littératures, 1998 [1963].





Le Général Beaufre : portraits croisés

dans la vie de “l’ancien régime” [...]. Pour l’instant, le gaulliste domine le stratégiste même si les deux sont affaiblis par cette lutte intestine³. »

Gallois, jugé par l’Américain « plus flamboyant mais moins précis » que son compatriote, réagit mal à la lecture de l’article⁴. Mais au-delà de la vive réaction (mais attendue) des gaullistes durs, le texte questionne d’abord l’efficace d’une pensée que ses contradictions contribueraient à réduire, une pensée perçue comme toujours trop franco-centrée en dépit des prétentions à quitter le cadre étroit de l’hexagone. Verre à moitié vide ou verre à moitié plein, le constat est néanmoins aussi celui d’une tentative pour articuler des points de vue différents. Certes, Beaufre ne peut être considéré comme un « gaulliste » *stricto sensu* : proche de Giraud quand ce dernier pouvait encore remettre en cause la légitimité du « locataire » de Londres, il ne manque pas d’être critique envers la politique algérienne du Général et démissionne avant qu’Ailleret ne soit choisi par de Gaulle comme chef d’état-major des armées. Pour autant, à sa manière, il a puissamment milité pour une renaissance de la pensée française dans un monde de la recherche alors dominé par les

3. Edward A. Kolodziej, « French Strategy Emergent : General André Beaufre : A critique », *World Politics*, Vol. 19, n° 3 (avril 1967), pp. 417-442. La traduction est de l’auteur.

4. Entretien avec Jean Klein, 23 janvier 2017.





UNE CHRONOLOGIE DE LA VIE DU GÉNÉRAL ANDRÉ BEAUFRE (1902-1975)

1902-1923. Né à Neuilly-sur-Seine le 25 janvier 1902, André Beaufre entre en 6^e au collège Sainte-Barbe puis poursuit ses études au lycée Saint-Louis. En 1918, il sert d'interprète aux soldats américains de la 35^e division. Après l'obtention de son baccalauréat en 1919 puis deux années de classe préparatoire, il intègre l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1921. À l'été 1923, classé 31^e sur les 312 sous-lieutenants que comptent la promotion « du Souvenir », il est affecté au 5^e régiment de tirailleurs algériens.

1923-1930. Au cours de ses années de sous-lieutenant puis de lieutenant, il participe à deux reprises à la guerre du Rif, en 1925 puis en 1926. Son premier séjour au Maroc est de courte durée : il est blessé par balle le 7 mai à Bab Ouender, deux semaines après son arrivée sur le théâtre. Pour son action, il sera fait chevalier de la Légion d'honneur (il a vingt-trois ans) avec attribution de la croix de guerre à l'ordre de l'armée. En 1928, il se marie à Dinard avec Leïla Hartwell, dont il n'aura pas d'enfant. Sa réussite au concours de l'École de guerre en mars 1930 marque





Le Général Beaufre : portraits croisés

la fin de ce premier « temps de troupe » effectué en Afrique du Nord.

1930-1932. Suivant en parallèle de son cursus à l'École de guerre les cours de l'École libre de sciences politiques en filière « diplomatie », il découvre Liddell Hart en lisant *The decisive Wars of History*.

1932-1934. Après son stage de fin de scolarité à l'état-major de la 4^e brigade nord-africaine, il est affecté pour deux ans à l'état-major du commandement supérieur des troupes de Tunisie.

1934-1936. De retour à Paris, officier traitant à l'état-major de l'armée, il est nommé au 1^{er} bureau, section organisation où il est plus spécifiquement en charge des questions relatives à l'Afrique du Nord. En 1935, dans le cadre de ses fonctions, il rencontre Liddell Hart avec lequel il échange longuement. C'est le début d'une correspondance épistolaire suivie, qui prendra fin en 1970 au décès du Britannique.

1936-1938. Le 9 octobre 1936, il prend pour deux ans le commandement de la 3^e compagnie du 2^e régiment de tirailleurs marocains. D'octobre à décembre 1938, il est en congé de fin de campagne à Marrakech.

1938-1940. Fin 1938, il retrouve le 1^{er} bureau de l'État-Major général mais rejoint cette fois la section

